

Dominique SAMSON-NORMAND de CHAMBOURG

### **DU FRÈRE TOMBÉ DU CIEL AU FRÈRE RETROUVÉ : BRÈVES APOSTILLES À LA LITTÉRATURE MANSIE**

---

*Née dans les années 1930, la littérature mansie est le résultat de la scolarisation parfois douloureuse des peuples autochtones dans les internats issus de la Révolution, car les premières expériences d'instruction, à l'époque impériale, sont demeurées trop ponctuelles et visaient essentiellement les Mansis les plus russifiés, qu'ils soient fils de l'élite locale ou enfants de familles modestes devenues dépendantes de la vie citadine russe. Si le nom de Juvan Šestaloŋ vient aussitôt à l'esprit, il ne doit pas occulter les autres écrivains de l'Ougrie : l'énigmatique pionnier Pantelej Evrin (Pantelej Čejmatov de son vrai nom) ; la conteuse Anna Mitrofanovna Kon'kova, née en 1916, enseignante dans les écoles nationales ; Matra Vahruševa, que ses souvenirs depuis Les rives de la petite Jukonda ont rendue célèbre ; Andrej Tarhanov, le poète impénitent de la Konda. De la biographie modèle des années 1930 à l'essai « Reguly » (1997), il s'agit ici de présenter dans la marge du texte de brèves réflexions qui se proposent d'éclairer la source de l'écriture mansie.*

---

#### **LE FRÈRE TOMBÉ DU CIEL**

Aux cinq façons envisagées par le folklore mansi pour créer une famille (Rombandeeva<sup>1</sup> 1991, pp. 57-58), il manquait à l'évidence

---

<sup>1</sup> Evdokija Ivanovna Rombandeeva, née en 1928, a consacré ses recherches à l'univers de son peuple : *Duša i zvezdy* (1991), *Mansijskie skazki* (1992), *Istorija naroda mansi (vogulov) i ego duhovnaja kul'tura* (1993). Cette même année, Evdokija Ivanovna a été la première lauréate du prix de l'Assemblée des députés des peuples minoritaires du Nord, de Sibérie et de l'Extrême-orient, l'Étoile de l'aube, en sciences humaines.

la cour assidue faite au peuple de la taïga par la petite-mère Russie. Que ce soit au XVI<sup>e</sup> siècle, à travers le conquérant Ermak Timofeev soucieux d'obtenir une dot digne de son tsar, ou au XX<sup>e</sup> siècle à travers le révolutionnaire *homo sovieticus* attentif à refaire le monde à son idée, les clans mansis n'échappent pas au dévolu jeté sur eux. Déjà le khanat de Sibérie et ses féroces cavaliers tatars, dont le sinistre galop avait exhorté les chasseurs finno-ougriens de la forêt à leur payer tribut, ainsi que la puissante Novgorod, flanquée de ses hommes d'armes et de ses marchands, avaient émis des prétentions sur la terre mansie et ses fourrures : l'Ougrie — « Jugra », « Jura » dans le texte — était toujours sur la route. Ainsi dès la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, les chroniques de Novgorod font état des « Voguliči », un nom qui poursuivra les Mansis jusqu'à la révolution d'Octobre. Chasseurs pêcheurs disséminés le long de rivières, habitants de cités fortifiées aux maîtres desquels les Russes reconnaîtront bientôt le statut de « princes » au sein de leur empire, éleveurs de rennes pour les plus proches parents des voisins ostyaks (aujourd'hui khantys), les Russes découvrent leur Nouveau Monde, loin des hommes « à la bouche entre les épaules » que la Sibérie des légendes devait abriter. Quoiqu'il en soit, depuis le XI<sup>e</sup> siècle, ni les pierres de l'Oural, ni les forêts de l'Ougrie n'ont réussi à séparer les destinées russe et mansie. D'ailleurs *Numi-Torum*, l'esprit céleste dont les sept fils, ainsi que les adorateurs polygames, peuplent la terre, ne finira-t-il pas par prendre une épouse russe ? L'orthodoxie voyage aussi jusqu'en Ougrie, mais les questions qui entourent « Le chant du baptême » vogoul (Moreau 1992, pp. 113-120) trahissent bien l'ambiguïté de la conversion autochtone : ainsi, lors des missions orthodoxes des années 1714-1715 dans les pays du Pelym et de la Konda relatées par Grigorij Novickij (Novickij 1884), il est des Mansis qui acceptent d'embrasser l'orthodoxie à condition que leurs lieux sacrés traditionnels demeurent inviolés ou que l'idole de leurs pères et de leurs grands-pères soit baptisée avec le respect qui leur est dû — « une croix d'or » —, de même que, deux siècles plus tard, en 1928, quelques Khantys de l'Ob inférieur s'adresseront aux représentants du pouvoir soviétique pour demander à disposer d'une croix parce que la forêt est le berceau d'esprits mauvais (Forsyth 1992, p. 289). Grigorij Novickij, chargé de veiller au

respect des règles chrétiennes par les convers autochtones, tombe mort sous les coups de la population locale, comme, en 1901, les Mansis du Pelym tombent ivres morts — le pope officiel et son diacre n'étant pas les derniers — à trop fêter Noël (Leete 2001, pp. 45-65).

Là où Dieu doutera longtemps encore de ses fidèles, la ville — et son corollaire, l'afflux d'une population allogène — s'assure de son empire sur les terres nouvelles avec la bénédiction du tsar, comme le précise Bahrušin à propos de « La colonisation russe de la Sibérie » : la famille marchande des Stroganov présentant des requêtes à l'empereur pour jouir de « terres inhabitées » et de « sombres forêts, le long de rivières et de lacs sauvages » (Bahrušin 1955a, p. 96), ainsi que pour avoir le droit de « se venger contre l'injustice qui nous échoit » (il faut comprendre la résistance vogoule), la Couronne reconnaît la légitimité de la demande et la nécessité de faire appel au savoir-faire cosaque. Dans le sillage de la riche famille des Stroganov, nombre de colons — dont tous ne sont pas des plus recommandables — déploient ainsi leurs forces de pionniers face à des familles mansies, fussent-elles nouvellement converties à l'orthodoxie, qui se voient progressivement privées de leur territoire traditionnel par la colonisation qui suit la conquête : les unes intègrent la nouvelle société, se russifiant partiellement, les autres s'éloignent dans des terres plus reculées. Et devant les maux de la colonisation, les Mansis de Tabary, dépossédés de leur terre au profit des paysans russes, de se dire désormais « les orphelins du tsar » (Bahrušin, 1955b, p. 99).

Un désarroi qui n'échappe pas au voyageur occidental de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle Stéphen Sommier, botaniste italien d'origine française venu observer les fleuves libres des glaces, les fleurs et les autochtones. De son voyage parmi les peuples de l'empire russe, l'homme tient un journal de bord. En ce qui concerne la Sibérie occidentale, il évoque surtout les Samoyèdes (aujourd'hui Nenets) et les Ostiaks, mais mentionne à plusieurs reprises les Mansis, qui

sont encore plus sur le déclin que les Ostiaks ; ils sont à présent à peine plus de deux mille. Leur passé fut bien plus brillant que leur présent, et l'histoire les mentionne parmi les défenseurs du khanat sibérien à l'époque de la conquête russe. Ils occupaient alors un

territoire plus vaste, et le pays où se dressent aujourd'hui les fonderies du prince Demidoff était leur lieu de vie. Les Vogouls continuent de perdre du terrain parce que, dans la lutte pour l'existence, ils ne combattent pas à armes égales avec les Russes. Ils se retirent toujours plus loin dans une région marécageuse inaccessible à tout autre qu'eux, et finiront un jour par disparaître totalement ; mais à l'instar des Finnois de la Volga, ils laisseront des traces d'eux-mêmes dans le sang du peuple conquérant. Pour la majorité d'entre eux, les Vogouls sont à présent sédentaires et grandement russifiés. Un jour viendra où la russification sera telle qu'ils oublieront complètement leur lignage et s'appelleront Russes ; nous verrons ainsi des gens russes de nom, mais aussi vogouls que russes *de facto*. Cette assimilation russe des Vogouls doit déjà s'être produite à Taghil, où l'on remarque, en se promenant de par les rues, des travailleurs russes et particulièrement des femmes qui me semblaient des Vogoules travesties, tant il était clair que dans leur arbre généalogique il y avait eu des ancêtres aborigènes.

(Sommier 1885, pp. 54-55)

Dans l'ouvrage du botaniste, comme dans un herbier autochtone, figurent des croquis et des photos, dont le portrait d'un Vogoul, figé, engoncé dans une veste de mauvaise qualité, « l'un des très rares Vogouls qui sache lire et écrire et qui enseigne le dialecte de la Konda au docteur Ahlqvist »<sup>2</sup> (*ibid.*, p. 121).

Bravant l'opinion répandue selon laquelle la condition d'autochtone empêche par essence toute instruction, quelques écoles

---

<sup>2</sup> Stéphen Sommier fait ici allusion au docteur August Ahlqvist, qui a séjourné à plusieurs reprises dans la région de l'Ob inférieur (1858-1859, 1877, 1880). Familier des Vogouls de la Konda, il a rédigé plusieurs ouvrages : *Die Kulturwörter der Westfinnischen Sprachen*, Helsingfors, 1875 ; *Über die Sprache der Nord Ostjaken*, Helsingfors, 1880 ; *Unter Wogulen und Ostjaken : Reiseberichte und ethnographische Mittheilungen*, Helsingfors, 1883.

<sup>3</sup> L'Évangile de saint Matthieu traduit par le père Popov a connu deux éditions : la première à Londres en 1878, la seconde à Helsingfors en 1882.

<sup>4</sup> Ner ōjka, qui vit dans une montagne sacrée au nord de l'Oural, est l'un des frères de Tāyt Kotil' ōjka, celui dont le cygne est le symbole et qui défend sa terre, le cours moyen de la Sos'va, avec ses fils et ses hommes d'armes semblables à des flèches.

expérimentales ont néanmoins vu le jour dans le Nord (il est fait mention d'écoles volantes comme d'internats) où les Vogouls, à la différence du scepticisme nomade ostyak ou samoyède, s'illustrent par leur présence, mais aussi par leur niveau d'instruction : il faut y voir évidemment la proximité des Mansis avec le monde russe, c'est-à-dire une existence villageoise ou urbaine sédentaire sensible à la promotion sociale, un mode de vie paysan souvent déconnecté de la culture matérielle et spirituelle mansie traditionnelle portée par la langue. Certes, après les débuts d'un enseignement en russe, la langue vogoule est introduite (en dépit de certaines résistances officielles) afin de faciliter l'accès à l'instruction, des textes religieux édités à l'étranger sont publiés en vogoul<sup>3</sup>, mais dans le dialecte de la Konda, limitant ainsi leur portée auprès des autres groupes vogouls aux dialectes trop éloignés ; les chiffres du dernier recensement de 1989 attestent bien du coup que la cohabitation a porté au mansi : 37,1 % déclarent à cette date parler leur langue, contre 77 % des Khantys et 81 % des Nenets, dont le (semi-)nomadisme et le lien tant avec leur milieu naturel qu'avec les sphères d'activité traditionnelles ont privilégié le maintien de la langue maternelle. Pour avoir été de bons élèves à l'école russe, les Mansis n'ont pas pu créer de véritable bilinguisme.

Néanmoins il arrive que les Russes se mettent aussi à l'école autochtone lorsque la vie s'y prête. Ainsi, à partir de Berjozovo, Stéphen Sommier, en quête d'un interprète, voit-il entrer en scène le cosaque Matfej Grigorevič Klipikov pour vingt roubles par mois : interprète improvisé auprès du voyageur italien, il a vécu assez longtemps parmi les Samoyèdes et les Ostyaks, dont il parle les langues. Le cosaque pour qui, par ailleurs, l'ébriété est la norme, est parfois soupçonné par le botaniste d'avoir du sang autochtone dans les veines tant il est proche de la vie indigène. À une exception près : ses colères redoutables qui font trembler la forêt et laissent de glace les autochtones. De même le docteur Ahlqvist, qui a maintes fois visité les pays de l'Ob inférieur et séjourné chez les Vogouls de la Konda, relate-t-il que les Russes sacrifient parfois aux esprits païens des Vogouls lorsqu'ils chassent l'ours en commun : Russes et Vogouls se jurent alors fidélité sur le museau de l'ours, y faisant une entaille ou y mordant à pleines dents ; ne pas respecter le « serment de l'ours » signerait l'acte de

mort du félon, qui finirait alors déchiqueté entre les griffes de l'animal, « ce qui ne manquerait pas de survenir, selon la croyance des Russes comme des Vogouls »...

L'ours, en effet, est cher au cœur de chaque Mansi : il est *āpsikwe*, c'est-à-dire « le jeune frère », ou *sasiykwe*, « le frère de notre mère » (Rombandeeva 1993, pp. 11). Quel que soit le secret entourant ses origines — est-ce cet étrange garçon de père inconnu que sa mère élève jusqu'à le rendre à la forêt où il finit de se transformer en animal, ou bien la fille céleste de *Numi-Torum* qui voulut marcher sur la terre, si belle depuis le ciel, mais, folle de douleur, s'en alla cacher sa déception dans la forêt, ou bien encore ce fiancé définitivement assommant dont la fille de *Ner ōjka*<sup>4</sup> se débarrassa ainsi parce que les femmes détiennent « le pouvoir magique de métamorphoser les hommes en fauves » ? Les Mansis savent simplement qu'il est celui dont on tait le nom (les Mansis préfèrent l'appeler « le vieux » et les Khantys, « celui-qui-a-la-force-de-cent-archers », « le vieux de la forêt » dont les yeux sont « des étoiles »), à qui on demande pardon de l'avoir tué : « Ils me dirent que lorsqu'ils dansent autour d'un ours tué à la chasse, ils présentent leurs excuses à la victime pour l'avoir abattue, en lui disant que la faute en revient au Russe, lequel leur a donné le fusil et la poudre » (Sommier 1885, p. 217). D'ailleurs on ne tue pas l'ours : il ne vous protégerait plus. Non, on l'a juste un peu *noirci* afin de l'inviter chez soi. L'enfant céleste étendu à présent à terre est installé dans un « berceau », lui-même déposé sur un traîneau ou une barque selon la saison. Le jeune frère protecteur est fêté, ses griffes sont couvertes de bagues, les hommes et les femmes l'embrassent, les danses et les chants veulent le réveiller. Chacun a mis ses plus beaux atours en l'honneur du convive attablé, dont la tête dépasse d'un cadre comme n'importe quel portrait de bonne famille. Il ne sourcille pas derrière les pièces d'argent qui dérobent ses yeux au regard des hommes : il attend seulement qu'on lui présente, comme à l'assistance réunie dans la maison de celui qui a invité l'ours, l'histoire des Mansis. Et là, quelque part dans la forêt, devant un ours et son peuple, s'animent des tableaux vivants mettant en scène les esprits protecteurs, les héros et les ancêtres des Mansis. Dans le secret de longues nuits, les mythes fondateurs et l'art intimement mêlés écrivent l'histoire. La mémoire collective,

faute d'écriture, a le visage du jeu. Jeux de voix, de masques, de gestes. La musique appelle les esprits à la fête ; les preux brandissent les épées de leurs exploits ; la vieille *Kaltās* pleure sur les malheurs des hommes, arrachant des larmes à ceux qui sont présents ; les esprits décrivent sept cercles imitant la course du soleil ; l'assistance répond aux questions de comédiens méconnaissables parce qu'ils sont devenus les fragments visibles d'un inconscient collectif que chacun partage dans le groupe. Chacun des esprits s'arrête devant l'hôte de la forêt et salue le frère prodigue ; tous les chasseurs savent que les corps de l'ours écorché vif et de l'homme nu tiennent l'un de l'autre. Avant les adieux au frère de la taïga, sa viande est consommée — le côté du cœur par les hommes, le côté droit par les femmes —, scellant ainsi une nouvelle alliance entre les hommes et leur univers, mais resserrant également les liens du groupe. À ces souvenirs d'enfance d'Evdokija Rombandeeva (1993, pp. 7-18) répond presque mot pour mot un poème païen :

Dans le septième ciel, l'Ours, le fils de *Numi-Torum*, est élevé,  
 dans une maison claire, l'Ours, l'Esprit de la forêt est choyé.  
 (...)  
 Il implore *Numi-Torum* son père :  
 Laisse-moi partir, Père, pour la verte terre,  
 Pour la terre verte de drap vert vif.  
 Laisse-moi partir, Père, pour la rouge terre,  
 Pour la terre rouge de soie rouge vif.  
 Laisse-moi partir pour la terre bienheureuse où vivent les hommes  
 [rieurs !  
*Numi-Torum*, le père céleste, revêt son habit de forgeron,  
 Et il commence à forger dans le ciel, il commence à forger ;  
 Et son marteau de résonner, sur l'enclume du ciel de frappe.  
 Trois jours passent ainsi et puis quatre de nouveau.  
 Le forgeron céleste a forgé un beau berceau,  
 Orné de jantes d'argent,  
 Et il a attaché une chaîne de fer fermement.  
 Voilà que *Numi-Torum* appelle son fils, l'Ours, l'Esprit de la forêt,  
 Et dit : Couche-toi, fiston, dans ce beau berceau !  
*Numi-Torum* fait descendre la chaîne de fer depuis le septième ciel  
 Et tels des roubles d'argent, la chaîne tinte, qui descend des nuages.  
 (...)

Le fils Ours a fait alors un pas hors du berceau jusque sur la terre  
 [verte :

qu'il avance ici et c'est un marais, qu'il avance là  
 et l'eau jaillit.  
 Il erre de par les sept coins de l'épaisse taïga.  
 Les moustiques le dévorent, la faim lui déchire la panse tels des  
 [couteaux :

Il est né peu de baies dans la forêt,  
 Il n'a pas mûri de pommes de pin en suffisance...  
 (...)  
 À la lisière de la forêt, il est tombé  
 sur un temple sacré mansi  
 qui reposait sur quatre gros poteaux de bois.  
 Il renverse à terre les idoles sculptées dans le bois,  
 Lacère les boules colorées de tissu  
 Apportées en sacrifice aux esprits.  
 Il trouve une cage à quatre angles de rondins centenaires  
 En extrait le cadavre de glace  
 D'un homme mystérieux  
 Et repart, repart dans la forêt humide...  
 Survient l'automne avec ses pluies qui trempent,  
 L'automne survient avec ses feuilles d'or.  
 ... Voilà qu'un jour, à travers son lourd sommeil, il entend  
 quelque part, tout près, un chien  
 de la taille d'un petit d'élan.  
 Puis le vent lui rapporte  
 Que trois fils d'hommes  
 Qui tuent les premiers les premières bernaches  
 Ont bandé leurs arcs.  
 Tels trois corbeaux, les arcs croassent :  
 Karr !.. Karr.. ! Karr !..  
 ... Plus tard seulement s'éveille l'âme de l'Ours,  
 elle se réveille dans une maison d'homme...  
 Les chasseurs ont défait les boutons de la pelisse de l'Ours,  
 ont arraché la pelisse de poils de l'animal puissant ;  
 ils ont déposé celui-ci dans un berceau de branchages de saule  
 Avec cinq jantes en sorbier,  
 L'ont mis sur le traîneau à six pattes  
 Pour mener l'Ours au village de bois.  
 Une foule curieuse accourt à leur rencontre...  
 Les trois chasseurs vocifèrent d'un cri animal,

Et grognent quatre fois dans la langue de l'Ours :  
 Outchou-va-nè-e !  
 Les chasseurs égayent l'ours avec un jeu de pluie :  
 Ils s'aspergent l'un l'autre, l'été, de l'eau la plus pure.  
 Ils distraient l'ours, l'hiver, d'un jeu de neige —  
 Ils se lancent l'un l'autre de la neige froide.  
 De leur mains propres, tel un ru matinal,  
 Du traîneau à six pattes, ils soulèvent l'animal,  
 Le mènent avec précaution jusque dans l'isba,  
 Et respectueusement l'installent là.  
 Sur la table, couvert de drap rouge.  
 Et au milieu du bonheur de soie verte se tient  
 La tête de l'Ours avec ses grandes dents.  
 De nombreux hommes à la poitrine large pénètrent dans l'isba.  
 Appelés par les Esprits, cinq jours durant les gens ne quittent pas  
 [l'endroit,

Appelés par le ciel, six nuits ils égayent la bête sauvage :  
 Devant lui, il dansent des chorégraphies aériennes,  
 Le magnifient à haute voix par un chant de louange.  
 Ils prennent en mains l'arbre aux six cordes en tendons ;  
 L'arbre aux six cordes est la grue mansie.  
 Ils jouent de sa corde basse et charment la bête fauve par une  
 [incantation.

Ils l'amadouent par la prière,  
 Le célèbrent en tant qu'Esprit Puissant,  
 Le prient d'être la tête du clan.  
 Ainsi l'accompagnant sur sa route nouvelle, celle d'un bogatyr,  
 On le chante, on le maudit, on l'implore et on le frappe.  
 Les hommes ne jurent que par lui, dansent autour de lui,  
 Chantent en chœur, le portent aux nues,  
 Le fêtent !<sup>5</sup>

Et lorsque tombe enfin le rideau sur la fête de l'ours qui revien-  
 dra, le maître de maison, ce chasseur qui avait trouvé et invité le  
 frère de la taïga, porte plusieurs jours le deuil de l'esprit de la forêt.

Un deuil qu'il conviendra bientôt de faire définitivement.  
 Lorsque ce rejeton céleste abîmé sur la terre imparfaite, ce frère au

---

<sup>5</sup> Juvan Šestalo, extrait de « Jazyčeskaja poema », *Literatura Tju-  
 men'skogo kraja*, Tjumen', SoftDizajn, 1996, kn. I, pp. 96-98. Pour cette  
 œuvre, JuvanŠestalo a obtenu le prix d'État Gorki en 1981.

visage aussi poilu que l'homme russe tombé, lui aussi, à l'autre bout du ciel — et dont la tête dépasse d'un petit cadre richement décoré que les popes vénèrent depuis son infortuné passage sur terre, rappelant ainsi aux Vogouls la tête de l'ours immobile regardant, depuis sa fenêtre, les jeux qui lui sont consacrés —, lorsque ce frère sera chassé et son culte interdit. Ce n'est pas vraiment que l'homme, enfin le Vogoul, et l'ours se soient querelés une fois encore<sup>6</sup>. Non, c'est juste que la terre vient de trembler. En effet, sur la terre peuplée d'étangs, d'églantiers et de merisiers où le fils de *Numi-Torum* avait laissé son empreinte, le temps a volé en éclats :

Timothée longea le fleuve pour retourner vers l'isba. La cime du mélèze dénudé qui dominait le vert promontoire s'anima soudain. Et toute la forêt bigarrée de l'automne qui s'étendait le long du fleuve s'anima aussi : le coq de bruyère, souverain de la taïga, la survolait. Il planait, calme et majestueux, ses ailes noires déployées. Quelque part au loin, un chien aboyait. Soudain, sa voix se mit à bourdonner. Les arbres aussi semblèrent se mettre à bruire. Le ciel commença à parler. Un autre oiseau y apparut. Énorme, en fer. Son grondement fit trembler la terre. Dans le ciel d'automne volait un puissant hélicoptère, un Mi-6. Quelque chose de long, de gros, se détachait en noir entre ses griffes de fer. Quand il fut plus près, Timothée reconnut le simple tuyau d'un gazoduc que l'on installait non loin de là.

(Šestaloŭ 1978, p. 139)

Et l'ours a changé de visage. Le jeune frère des Vogouls n'avait plus sa place dans la nouvelle vie dessinée par des hommes étrangers, où la forêt n'était plus un foyer, mais un animal sauvage à dompter, que les étrangers providentiels métamorphoseraient bientôt en richesse pour les Vogouls comme pour eux-mêmes. Ainsi, leur prospection terminée, à la découverte et à l'exploitation des premiers gisements de pétrole dans la taïga, à la fin des années 1950 et au début des années 1960, correspond l'interdiction stricte

---

<sup>6</sup> Si le roman où s'inscrit cette légende a été publié en 1982 sous le titre de *I lun medlitel'nyh potok*, la légende elle-même a été reprise pour une chrestomathie de la littérature de Tjumen' en 1996 (Sazonov & Kon'kova 1996).

des « jeux de l'ours » : le petit voisin khanty de la taïga, Eremej Ajpin, a vu par exemple pour la dernière fois l'intégralité d'une fête de l'ours en 1961 : il avait alors treize ans (Ogryzko 1998). Ensuite, ce n'ont été le plus souvent que des fragments volés dans le secret de la nuit. Alors celui qui, autrefois, avait engendré un clan et veillé sur les hommes s'est éloigné sans un mot. Parce que les hommes de la taïga ont aussi commencé à écrire et cessé de lui parler. Sous peine d'essuyer les reproches parfois brutaux du nouveau frère. Jaloux du passé des Vogouls, les étrangers se sont improvisés le frère providentiel des Mansis<sup>7</sup>. Et ce frère insoupçonné l'a juré : cette fois-ci la terre serait vraiment belle, et si d'aventure une quelconque divinité se penchait depuis le ciel, elle verrait bien « la terre rouge, la terre rouge de soie rouge vif, la terre bienheureuse où vivent les hommes rieurs », mais nul ne s'y abîmerait plus comme l'ours du passé.

#### LE FRÈRE MODÈLE

Il a le visage aussi poilu que *āpsikwe*. Mais il est aussi blanc que « le tendre poisson » des Mansis. Le frère providentiel pourrait être tombé du ciel, lui qui vient des villes mais ne jure que par la terre. Il explique aux Mansis que les divinités ont été renversées de leur trône improbable parce que c'est l'homme qui est son propre maître. *Tapēl ōjka*, le bras droit d'un *Torum* trop absorbé par son éther céleste, avait déjà cessé de régir les affaires courantes du monde, devant le chaos général sur le territoire autochtone où les Russes blancs et rouges s'étaient livrés bataille, prenant les peuples de la taïga à partie. Et tantôt séducteur, tantôt brutal, le frère providentiel est resté victorieux dans la taïga séculaire des Mansis. Comme Ivyr, le héros d'Evra, avait combattu le malfaisant Kompolèn (Kon'kova 1991, pp. 128-182), le frère providentiel défait les maux qui assaillent la taïga : il annule les dettes contractées auprès des marchands, exempte les chasseurs-pêcheurs des

---

<sup>7</sup> Dans les années 1930, le jeune État soviétique a donné aux autochtones le nom qu'eux-mêmes se donnaient ou forgé des noms proches.

taxes de l'État et du front<sup>8</sup>, prohibe temporairement la vente d'alcool (1923-1925), alloue enfin 400 000 pouds de blé aux Nénets, aux Khantys et aux Mansis là où la famine guette les hommes. Le frère providentiel n'est pas seul, qui s'entoure de ses esprits auxiliaires : le Comité du Nord<sup>9</sup>, les « bases culturelles »<sup>10</sup>, ou *kul'tbazy*, qui produisent parfois un effet psychologique inattendu ; si beaucoup en Ougrie ne parlent pas le russe ou le parlent mal, tous savent que *Kul'* est le frère ennemi, l'envers, l'ombre du lumineux *Numi-Torum* (Golovnev 1995, p. 574)<sup>11</sup>. La langue joue encore des tours, qui échappe aux mortels — comme il y a peu la langue intelligible aux seuls esprits que traduisaient les chamans mansis : « communisme », « plan », « kolkhoze »... Mais la comparaison s'arrête là. Parce que le jeune pouvoir soviétique récuse officiellement les images de l'ancien monde : du bout des lèvres, il accepte que Lénine apparaisse comme le « soleil-Lénine dont les rayons ont pénétré jusque dans la toundra gelée, au bout du monde, sous la voûte des ténèbres arctiques » (Vylka 1970). Et pourtant, avec leurs mots païens, les premiers écrivains autochtones des années 1930 traduisent bien le culte du chef où s'égaré déjà la révolution d'Octobre qui vient d'emprisonner, quelques années plus

---

<sup>8</sup> L'exemption militaire durera jusqu'en 1939. Dans le film *nenets* (au titre finnois) *Seitsemän laulua tundralta* (Anastasja Lapsuj et Markku Lehmuskallio, *Sept chants de la toundra*, 2000), l'un des personnages évoque dans un sanglot, au pied de la statue de l'Esprit Lénine, ses souvenirs de vétéran.

<sup>9</sup> Ce comité (1924-1934) issu du Commissariat populaire des Nationalités était chargé spécifiquement des questions des peuples du Nord, notamment de mener à bien le projet de former à terme des cadres autochtones.

<sup>10</sup> Dès la fin des années 1920, ces portes ouvertes sur la « civilisation » furent conçues pour désenclaver les populations autochtones et tisser des liens durables avec les chasseurs et éleveurs de rennes par le biais de l'alphabétisation, mais aussi de livres, de journaux (*La Pravda ostiak-vogoule*, *Sur la voie de Lénine*) ou de médicaments.

<sup>11</sup> Il en est de même pour les tchoums rouges qui impressionnent défavorablement certains autochtones : dans la tradition *nenets*, ce sont dans sept tchoums rouges, dans la septième terre gelée, que vivent les sept filles (les maladies) de Nga, l'Esprit de la Mort, le chasseur d'âmes.

tôt, Petr Sosunov, partisan avéré de l'autonomie des régions polaires, en écho à la République polaire des Khantys, Mansis et Nenets dont débat la presse locale. Car si l'instituteur russe Loskutov, dépêché en Ougrie, finit par apprendre le mansi, vivre comme un Mansi pour apprivoiser parents et enfants et crée lui-même son propre abécédaire sur le terrain faute de matériel pédagogique<sup>12</sup>, le système bientôt mis en place des internats assure à l'État la main mise sur l'éducation des enfants, c'est-à-dire des générations à venir au sein desquelles il choisira ses cadres nationaux. Cette élite autochtone qui a grandi en russe doit donc tout au régime qui l'a formée : instruction, études à Leningrad, reconnaissance et promotion sociales, mission exaltante de rédiger les premiers abécédaires de leurs langues maternelles ou les premières traductions des classiques de la littérature russe dans les langues autochtones. Coupée des siens, l'intelligentsia autochtone s'est trouvée une autre famille :

Tel un soleil de bonheur et de liberté  
ma patrie brille ;  
Russe, Khanty : toutes les nationalités  
Fraternisent, comme une seule famille.

Le Russe, le Khanty, le Nenets sont frères,  
Nous sommes égaux dans nos droits.  
Nous sommes tous heureux dans les bras  
De notre pays-mère.<sup>13</sup>

Ces vers emblématiques du pionnier de la littérature khantye, Grigorij Lazarev (1917-1979), expriment à la mère patrie ce qu'elle veut entendre. Une sincère gratitude pour un frère providentiel qui a sauvé les autochtones d'une mort inévitable, à en croire presque toute la littérature de voyage du début du XX<sup>e</sup> siècle (Bénard 1921, p. 178 ; Haviland 1921, p. 24), tout en leur insufflant un redoutable complexe d'infériorité pour l'avenir.

<sup>12</sup> Selon le recensement de 1926-1927, seuls 5 % des Khantys et Mansis étaient alphabétisés, et ce à un niveau essentiellement modeste. Le premier abécédaire en mansi verra le jour en 1932.

<sup>13</sup> Grigorij Lazarev, « Deti odnoj sem'i », *Vtoroe roždenie*, Moscou, Sovremennik, 1983, p. 114.

Le Parti est le frère modèle pour le descendant de chasseurs-pêcheurs Gregorij Dmitrievič, qui traduira *L'Internationale* en khanty (Němysova 1996) et soutiendra officiellement le pouvoir soviétique : un engagement prédestiné si l'on considère que l'écrivain khanty est né en 1917 avec la Révolution. Il commence à écrire ses premiers poèmes en 1935, menant de front une carrière de journaliste (*Leninskaja Pravda*, *Lenin pant huvat*) et d'écrivain (y compris en khanty, comme ces récits pour enfants : *As muvny* — « Sur la terre de l'Ob » — en 1960, et *Sorneng tov* — « Le cheval d'or » — en 1966) qui sera interrompue jusqu'en 1947 par son départ pour le front.

Un autre écrivain grandit dans l'ombre du Parti : le Mansi de la Konda Pantelej Evrin, dont les récits sont la seule certitude qui nous soit parvenue. Dans l'immense chantier de l'Union soviétique, les dates se sont perdues : de sa naissance à sa mort ne restent officiellement qu'un passage trop bref à Leningrad et son flirt douloureux avec la mort (il est blessé à deux reprises sur le front, tentera ensuite de mettre fin à ses jours, pour effacer un drame personnel, sans y parvenir). Et puis *Les deux chasseurs*, publié à la fois en mansi et en russe en 1940, qui témoigne de la naissance d'une littérature mansie et de l'itinéraire d'un homme : Pantelej Evrin, l'écrivain, aurait voulu être le trait d'union entre son univers (il est le descendant d'une famille de chasseurs-pêcheurs) et le frère modèle. *Les deux chasseurs* chassent autant l'ours que le frère autrefois tombé du ciel en ce mois d'octobre.

Le récit est bref, qui s'articule autour d'un huis-clos de huit jours. Huis-clos dans la taïga infinie et à laquelle, pourtant, se heurte sans cesse le jeune Russe Vasilij, dont c'est la première chasse. Le tête-à-tête entre le jeune homme et Trofim le Mansi sexagénaire, unique gardien de l'ancien monde (ses proches déjà entrés au kolkhoze le pressent de faire de même) figure les deux parties en présence dans la Sibérie eurasienne. Elles se mesurent à travers deux hommes que tout sépare : querelle entre l'ancien et le moderne, l'animiste christianisé (il sacrifie au culte de l'ours, ce qui ne l'empêche pas de se signer) et l'athée, l'homme de la forêt et le citoyen, l'individu et le collectif, le Mansi et le Soviétique ; chacun devrait trouver sa place sans exclure l'autre. Mais le message est clair, comme dans *Mar'ja* (1938), du Nenets Nikolaj

Vylka, où sont stigmatisés les marchands étrangers peu scrupuleux (ils ne sont pas Russes, mais Norvégiens) qui en échange de fourrures apportent sciemment de la vodka aux Nenets : l'ancien monde s'était condamné lui-même et il n'y avait là rien à sauver. Trofim lui-même, « Mansi misérable, s'était querellé plus d'une fois à l'époque impériale avec les marchands qui le dupaient. Depuis lors, il considérait les Russes avec méfiance » (Evrin 1983, p. 185) Il n'était aucun bien à attendre de « l'étranger », devenu suspect, alors que « les ennemis du peuple », nouveau concept, rôdaient comme autant de mauvais esprits. Seul le Parti, ce frère modèle en quête de famille, reconnaît les siens. Et la marche à jouer, loin des « jeux » de l'ours, était l'hymne de l'Union soviétique : « Il dit à son camarade qu'il était plus facile de vivre dans un kolkhoze que seul. Il se remémora le blé que l'on rentrait, le bourdonnement de la batteuse. Il se mit à évoquer les chevaux de fer — les tracteurs —, les chants enjoués et sonores des jeunes filles sur le chemin matinal de leur travail » (*ibid.*, pp. 201-202).

*Les deux chasseurs* est un texte militant aussi, qui multiplie les symboles à travers les images : « Tout octobre fut silencieux. Le ciel était pur et clair. Parfois de gros nuages noirs annonciateurs de neige affluaient, mais ils s'éloignaient aussitôt » (*ibid.*, p. 184) ; « Il épousa en secondes noces une jeune fille mansie et quitta son lointain village russe pour le village mansi de sa femme » (p. 185) ; « Nos mains sont à présent fermement liées. Tu ne m'abandonneras pas, et moi, jamais je ne te laisserai » (p. 202). Un acte militant que d'écrire sur une page blanche lorsque sous le ciel de Sibérie se sont succédés l'insurrection de la Tolka (1931-1932), le soulèvement du Kazym (1933), la *mandalada* de Jamal (1934)<sup>14</sup>, les regrets polis de Maj Solintèr, le riche éleveur de Jamal (35 000 rennes) qui déclare officiellement « ne reconnaître ni vos juges, ni le pouvoir soviétique parce qu'il a ses propres lois » (Golovnev 1995, p. 185), la malédiction de la mère de Nina Jadne qui « meurt dans la haine du pouvoir soviétique » parce qu'il lui a enlevé ses rennes et un frère qu'elle ne reverra jamais (Jadne 1995, p. 14), le

---

<sup>14</sup> Le terme de *mandalada* désigne un rassemblement d'hommes en armes. Une autre *mandalada* aura lieu en 1943 dans les toundras de Jamal.

désespoir violent des familles mansies de Lombovož qui refusent de confier l'éducation de leurs enfants à l'école (Bazanov & Kazanski, 1939). Le frère de cet Octobre clair qui avait rêvé pour tous de collectivisation, de lutte contre le chamanisme, d'école, se heurte au terrain. Un terrain où la déportation de populations allogènes, les *specpereselency*, de 1930 à 1934, oblitère pourtant la réalité de la présence russe en Sibérie occidentale : plus de 50 000 paysans (Golovnev 1999, p. 78) ont ainsi fait le voyage et ont été réquisitionnés sur les chantiers du Nord, comme celui de Hanty-Mansijsk, l'actuelle capitale des Khantys et des Mansis, dont elle porte symboliquement le nom. Si en 1930, sur 41 489 habitants, le territoire des Khantys et des Mansis comptait 28 % de Khantys (11 743), 12,6 % de Mansis (5 245), 3,2 % de Nenets de la forêt (1 331) ainsi que 6,6 % de Komis (2 728) — les Russes et autres nationalités représentant 49,3 % —, dès le milieu des années 1960, les Khantys (12 200) et les Mansis (6 800) ne constituent plus que 8 % de la population du district. La découverte de riches gisements de gaz et de pétrole dans la région a drainé plus d'un million de nouveaux habitants ces trente dernières années ; nombre de villes nouvelles ont éclos dans la foulée, dédiées au progrès du genre humain. Les Khantys ne représentent que 1,8 % et les Mansis 0,6 % de la population de leur district autonome<sup>15</sup>. Le frère modèle veut vivre dans un monde qui lui corresponde, et sur chaque place de ville nouvelle, Lénine pétrifié, le Grand Frère qui n'avait jamais peur, surveille l'avancée des travaux.

La taïga se vide comme celle de Svetka (Šestalo 1978a), puisque, bon gré mal gré, ses habitants « isolés » sont priés de rejoindre les nouveaux villages créés autour d'une école, d'un dispensaire, de la colonie allogène et des autorités locales :

Le vieillard vivait dans un hameau abandonné. Lors de la construction du nouveau village où l'on avait envoyé des familles de chasseurs qui venaient des campements les plus éloignés, le grand-père avait catégoriquement refusé de quitter la terre de ses ancêtres. Son *paoul* (village, campement) était noyé dans la forêt. Et seule une

---

<sup>15</sup> Les Khantys sont 22 521, les Mansis 8 474, sur une population totale de 1 369 600 habitants (en 1989).

rivière, paisible comme une chanson familière, caressait le regard et invitait à la promenade. Ses rives, envahies par la forêt vierge, semblaient garder dans leur profond silence un important secret du passé. Sa petite maison se dressait près d'un vieux cèdre dénudé, desséché, noyé dans la verdure d'un saule et d'un merisier. Non loin de la petite isba, il y avait un grenier monté sur deux piliers, ou deux pattes. Il dominait les mousses chenues à l'ombre des pins, et, s'élevant au-dessus de la terre, hors de portée des souris, des gloutons et des ours, semblait écouter l'éternel tumulte de la forêt. Si l'on empruntait un sentier étroit, presque invisible, on pouvait voir le même grenier, et au-dessus, une petite isba penchée où plus personne n'habitait ; mais le traîneau à renne abandonné, envahi par la mousse, racontait que là aussi, autrefois, la vie battait son plein. Et le vieillard ne voulait pas quitter cette vie.

(p. 131)

En effet, dès la fin des années 1940, les hommes de la forêt sont contraints de rejoindre le monde sédentaire : tandis que les enfants autochtones apprennent à chasser dans les salles de cours<sup>16</sup> neuf mois par an, interrompant *de facto* la transmission du savoir séculaire entre les générations — « Timothée se considérait comme un chasseur. Mais contrairement à son grand-père, il se sentait d'une autre race, d'une race nouvelle de chasseurs » (Šestlov 1978a, p. 133) ; « Il faut organiser la chasse de façon scientifique. Comme on l'a appris au technicum... » (*ibid.*, p. 137) —, les adultes sont rattachés aux kolkhozes de pêche et de renniculture, aux artels de chasse qui empiètent sur la taïga. L'obscur esprit de la forêt, désacralisé, n'est plus qu'un vaste chantier ouvert aux héros qui se jouent de la peur ancestrale, forts des lumières de la cité nouvelle : « Maintenant Timothée se sentait le maître de cette forêt. Quels esprits pouvait-il y avoir ici ! » (*ibid.*, p. 136). La spiritualité n'est pas de ce monde, depuis la Révolution qui lui préfère le marxisme-léninisme, plus scientifique ; depuis les années 1920, le chamanisme est officiellement condamné, mais tout au long des décennies suivantes il est combattu partout sur le terrain, tant à

---

<sup>16</sup> Dans les années 1950, le district autonome des Khantys-Mansis compte quelque 72 écoles-internats où étudient un peu plus de 3 000 enfants khantys et mansis.

travers la personnalité des chamans qu'à travers les lieux sacrés, les fêtes collectives traditionnelles, les rituels autres que domestiques. Ici, le chaman finit dans un camp<sup>17</sup>, là il disparaît sur un renne que ses pouvoirs font surgir de la neige, bien que criblé de balles par les soldats rouges (Golovnev 1999, p. 94), ailleurs ses vêtements et son tambour lui survivent dans un musée. Les rituels domestiques échappent à la dénonciation, les rituels collectifs s'improvisent, simplifiés, secrets. Et il suffit de trois générations pour que Juvan Šestalo, le Mansi dont le grand-père avait été chaman et le père le premier communiste de la Sos'va, puisse dire dans la *Pravda* du 20 novembre 1985 qu'« il est en Occident des gens qui se complaisent à déplorer la prétendue disparition de nos traditions. Mais peut-on limiter l'évolution de mon peuple à ce stade de paganisme dont parlaient les contes de mon grand-père ? » Des contes à dormir debout précédemment évoqués par les voyageurs Stéphane Sommier et August Ahlqvist, au XIX<sup>e</sup> siècle, mais que stigmatise en 1940 Pantelej Evrin, Mansi devenu citoyen soviétique, dans son récit *Les deux chasseurs* :

Une fois les oreilles de l'ours dans ses mains, Trofim se tut, les pressa contre sa poitrine. Puis il se retourna vers Vasilij, le regarda dans les yeux et, les lèvres tremblantes de colère, lui dit doucement :

« Eh bien, tu as mal agi. Pourquoi couper les oreilles de l'ours ? »  
Sur ces paroles, le vieil homme bondit, ouvrit grand la porte et sortit. Il ne tarda pas à revenir sur ses pas avec un morceau de mélèze, s'empara d'un couteau et se mit à faire un arc et des flèches.

Vasilij était assis en silence et l'observait.

Trofim acheva son ouvrage et déposa l'arc, ainsi que les flèches et les oreilles de l'ours, sur le sol dans l'angle de l'entrée. Ensuite il s'agenouilla et se mit à marmonner à mi-voix :

« Cher petit ours, mon petit pigeon, je ne t'ai fait aucun mal, je n'ai toujours chassé qu'avec un arc et des flèches. Nous, Mansis, nous ne savons pas fabriquer les balles, ne possédons pas de fusils. Ce sont les Russes qui les ont inventés et nous les vendent à nous, Mansis. À présent, il nous arrive aussi de sortir avec des armes de fer, mais nous

---

<sup>17</sup> C'est le cas de Nikita L., chaman du clan des Ajpin et victime des répressions des années 1930, selon nos informations recueillies auprès d'Eremej Danilovič Ajpin à l'automne 2001.

n'oublions pas l'arc et la flèche. Avec l'arc et la flèche, nous te prions. Grand ours bien aimé, ne me fais pas de malheur. Je ne t'ai causé aucun mal. Ce sont tous ces Russes. Ils ont conçu les armes de fer et, avec elles, ont imaginé de te tuer. Grand ours bien aimé, ne me fais pas de mal, ne m'enlève pas ma bonne fortune. Je veux vivre ! »

À entendre ces paroles, Vasilij n'y tint plus : il éclata de rire. Puis il releva Trofim agenouillé et le fit asseoir sur le banc :

« Tu t'occupes à des bêtises, Trofim. Combien de fois je te le répète. L'ours n'aura pas pitié de toi, il ne te fera pas plus de mal que de bien. Ce sont de vieilles histoires. Ne les crois pas ! Ce sont les chamans qui les ont conçues. Car ton fils ne prie pas Dieu, et ta fille non plus. Ils ne le reconnaissent pas. Alors toi deviens raisonnable ! »

Trofim écoutait Vasilij en silence. En silence aussi, il se mit à boire du thé.

(Evrin 1983, pp. 197-199)

Les jeunes font la leçon aux anciens, contrairement à la tradition mansie basée sur le culte des ancêtres protecteurs. La Nouvelle Vie se joue de l'expérience inutile des siècles, qui a trompé les hommes, trahi les espoirs. Ce texte, *Les deux chasseurs*, est d'ailleurs republié à Moscou en 1983 dans un recueil consacré aux premiers écrivains du Nord et dont le titre est encore sans équivoque : *Vtoroe roždenie* (« Seconde naissance »). La vie des Mansis commence donc avec le pouvoir soviétique ; les *naj-otyr*, ou ancêtres protecteurs, ne sont plus que l'avant-garde de l'armée rouge salvatrice, avant de sombrer bientôt dans le folklore national comme on tombe dans l'oubli. Le ciel de l'Ougrie, violenté, a pleuré sur les âmes des siens, ces étoiles mortes :

Seulement à l'approche du matin,  
*Vyrtum* — une tasse sur une éminence —  
 Devient vermeil, plus lumineux,  
 Tel le sorbier en septembre.  
 À midi, le lac blêmit.  
 Un couple de cygnes silencieux  
 D'heure en heure rosit,  
 Les roseaux rosissent.  
 La nuit, l'élan chauvit des oreilles,  
 Apeuré de sombrer dans les eaux rouges.  
 De ses yeux étonnés

Le butor le contemple.  
 L'oiseau jaune de la nuit  
 Voit à présent sous la lune  
 Comment, brillant d'un éclat rubis,  
 Les étoiles nagent dans les fonds.<sup>18</sup>

Les héros immortels du culte des ancêtres ont rendu l'âme-étoile, et le frère modèle s'en est emparé. Car si jusqu'alors les Mansis affirmaient qu'il y avait autant d'étoiles dans le ciel que d'hommes sur la terre, que la mort d'une étoile était la mort d'un homme, le Parti, lui, a travesti les étoiles en insignes rouges qui veulent guider les hommes dans les nuits de l'esprit, dans les combats contre soi-même : « À présent, nous ne sommes plus un peuple obscur. Nous avons découvert notre passé et notre futur. C'est le Parti communiste qui nous a enseigné des idées nouvelles. Il nous a conduits vers une belle vie, des jours radieux » (Evrin 1983, p. 199). Dieu est mort en Russie, ainsi que les tabous religieux qui gouvernaient la société mansie animiste et chamaniste, notamment le statut de la femme. Parce que, traditionnellement, celle qui devait couvrir son visage en présence de son beau-père et des hommes les plus âgés du village et ne s'adresser à eux qu'indirectement, c'est-à-dire à la troisième personne du singulier, portait le poids de son impureté (*ikšam*) : la femme enceinte allait accoucher dans une petite maison isolée (*māñkol*), la femme dont les règles pouvaient libérer des forces obscures ne rentrait plus dans la maison des siens ; celle qui devenait « autre » brisait les cercles des Mondes, au risque d'être la porte ouverte pour quelque mauvais esprit, elle aurait alors « souillé » l'homme, lui faisant perdre toute chance à la chasse où à la pêche. C'était une question de vie ou de mort. L'idéologie a eu raison de la course céleste de *Luvyn hum*, le justicier à cheval, comme des réticences des anciens... Et c'est ainsi que sur les rives de la petite Jukonda (Vahruševa<sup>19</sup> 1996), le

---

<sup>18</sup> Andrej Tarhanov, « Vyrtum » (« Le lac rouge »), *Plač neba*, Tjumen', SoftDizajn, 1996.

<sup>19</sup> Après une enfance passée dans le village de Harmpaul, Matra Vahruševa a suivi des études à l'Institut des peuples du Nord de Leningrad, où elle a connu le blocus de la ville. Professeur de langue et de litté-

mélèze sacré dont le chaman prélevait une branche, dans une cavité duquel les anciens laissaient tomber « comme dans une tirelire tout ce qu'ils avaient de plus précieux et de plus cher, qui de l'argent, qui un coq, qui un nouveau foulard de soie », a été abattu par le soviet du village. On a voulu déraciner le chamanisme. Un signe des temps qui ne trompe pas dans la situation religieuse actuelle du district autonome des Khantys-Mansis, officiellement créé en décembre 1930 : l'Union défunte laisse l'orthodoxie et l'islam en première place.

Ainsi, il y a peu, Valentina Seliverstovna a traduit l'Évangile de Marc en mansi<sup>20</sup>. La petite fille nomade qui, jusqu'à l'âge de cinq ans, avait vécu dans sa famille au milieu des rennes, des traîneaux et des étoiles avait fini par s'installer avec les siens à Sos'va (district de Berjozovo). Au moment de choisir une carrière, elle avait hésité entre la géologie et la médecine, mais sur les conseils de son institutrice avait opté pour l'Institut pédagogique de Leningrad : elle serait professeur de physique. Là-bas, dans la ville où habite le célèbre Mansi Juvan Šestaloŋ, « arpentant les rues comme un chasseur dans la taïga, y cherchant non pas le gibier, mais les seuls mots (...) » (Šestaloŋ 1972), elle s'était mariée, était devenue mère de famille. Et puis elle avait brusquement accepté de traduire la Bible en mansi, pour répondre à un projet finlandais de traduction du livre sacré dans toutes les langues du monde. Pour ce travail, elle avait dû faire des allées et venues en Ougrie, à Sos'va, se réappropriier sa langue auprès de locuteurs pour qui le mansi est une langue vivante. Et ce travail a définitivement ramené chez elle la fille prodigue de Sos'va : elle a quitté les lumières de la ville pour les terres volées à *Tāyt-nāj*, ancienne Maîtresse de la Sos'va.

« Mon père, m'exclamai-je, nous devons construire pour un avenir riche et lumineux ! Barrage, gazoduc et derricks ! » (Šestaloŋ 1978b, p. 162). Les nouveaux maîtres de la taïga — les réalisations soviétiques — ont chassé l'esprit des lieux : la Sos'va,

---

rature russes, de mansi, elle a aussi travaillé à l'Institut Herzen et collaboré à la rédaction du manuel de mansi pour les classes préparatoires.

<sup>20</sup> Cf. Tat'jana Severskaja, « Mark napisal horošie veščī », *Severnoe izmerenie*, 25 mai 2001.

gardienne et mère nourricière immémoriale, n'est plus qu'un cours d'eau menacé par une digue dans le « Conte du midi bleu » (Šestálov 1978b, p. 161). La forêt chantée par les récits d'enfance des premiers écrivains mansis s'est abîmée : les arbres mystérieusement en feu comme autant de torchères laissent le champ libre à l'industrie du bois, les poissons comestibles deviennent empoisonnés ou subissent d'étranges mutations à cause des hydrocarbures rejetés dans leurs eaux, les cabanes autochtones qui ignoraient les cadenas sont pillées ou détruites, parfois parce qu'elles gênent le chantier, souvent par désœuvrement, seul l'alcool coule encore comme feu les rivières limpides. « Dans les artères d'acier du pipe-line, le sang de ma terre s'est mis à couler, or noir que réclame toute la planète. Ne peut-on rendre son extraction rigoureusement scientifique, aseptisée ? Cela aussi est sûrement possible ! » (Šestálov 1978b, p. 163). Le père de l'écrivain khanty Eremej Ajpin a emporté la réponse dans sa tombe, lui qui avait regagné son campement en chaussettes par une glaciale nuit de janvier parce que des ouvriers du pétrole lui avaient dérobé ses bottes, lui aussi à qui des bûcherons avaient volé son traîneau et ses chiens, le privant ainsi de tout moyen de transport, lui enfin dont le cimetière où il reposerait avait brusquement été dépouillé de ses arbres par d'autres bûcherons<sup>21</sup>. Comme en réponse au scepticisme de son père, la conviction du héros du « Conte du midi bleu » (*Novyj Mir*, 1975) de pouvoir concilier la pêche traditionnelle et la pisciculture, les chantiers de progrès et la vie secrète de la taïga, le coq de bruyère au faîte du mélèze et le canot à moteur (Šestálov 1978b) a trouvé ses limites dans les années 1980 et 1990 : le fils a mûri, qui a appris, malgré lui, que la mort n'est pas un conte si absurde. « Mon père est assis dans le village déserté de notre clan, et la nuit, les reflets des torchères de Samotlor glissent depuis le sud sur son visage. Mon père est assis et se tait. Mon père est assis, qui suit le cours de ses pensées. L'automne dernier, en pleine saison du coq de bruyère, je l'ai rejoint et lui ai demandé : "Combien de coqs de bruyère as-tu rapporté, père ?" Il s'est tu un instant, et sans quitter le sud du regard, il a dit : "Le clan des coqs de bruyère s'est éteint." Ensuite il lui est revenu en mémoire com-

---

<sup>21</sup> Cf. Eremej Ajpin, *Pravda*, juin 1989.

ment les premières années, lorsque les géologues et les ouvriers du pétrole se frayèrent un chemin à travers les épaisses forêts de conifères et les forêts de pins touffus, les machines massacraient impitoyablement le clan des coqs de bruyère », écrit Eremej Danilovič moins de deux décennies plus tard (Ajpin 1991, p. 22). Pourtant, sous l'encre noire de Juvan Šestalo, c'est toujours la taïga de l'enfance qui renaît, une forêt humaine et animale, peuplée d'esprits et de littérature orale : les bouleversements écologiques et culturels s'y intègrent spontanément en apparence. Ou comme pour mieux atténuer leur violence ? Le premier poète professionnel mansi a ouvert un livre aux pages blanches dans la taïga et y a fait entrer le soleil qui berçait son enfance, le murmure de la rivière sacrée dont le vieux Ās'-ōjka buvait l'eau pour soigner son âme malade, le dialogue de l'homme avec cet univers du Nord où une femme de la toundra peut allaiter un petit renne orphelin (Nerkagi 1996, pp. 325-326) et où un vieil homme de la taïga ne veut pas quitter son *paoul* parce que l'on ne peut pas laisser complètement seuls les arbres, les bêtes sauvages, les oiseaux (Šestalo 1978, p. 131). Où l'ours veut être un homme digne de ce nom (*ibid.*, p. 158) et où les hommes l'appellent leur « frère ». Mais, amoureux de la lumière du Nord, qu'il confie au « bâton qui écrit » donné par le frère modèle, Juvan Šestalo a parfois laissé dans l'ombre les fantômes de la taïga comme « les moignons blafards des bouleaux [qui] se dressent dans un paysage lunaire... le gibier [qui] s'enfuit, les rennes [qui] se heurtent aux puits de forage »<sup>22</sup>, comme la nouvelle errance du frère tombé du ciel :

Je traverse la crinière des merisiers.  
 J'erre parmi les cassis.  
 Et je m'étonne :  
 Pourquoi les baies aux yeux noirs  
 ne pointent-elles pas leur regard  
 de sous les feuilles vertes ?  
 Le jour avare et affamé est-il revenu  
 sur la douce terre ?

---

<sup>22</sup> Eva Toulouze, « Eremej Aïpine et Youri Vella : les écrivains de Variogane », *Boréales : Revue du Centre de recherches inter-nordiques*, Suresnes, 2000, n° 78/81, p. 185.

Mon ventre va-t-il faiblir  
 Et mon âme seule remplir mon estomac ?  
 Pourquoi n'est-il pas venu de baies ?  
 Les cassis sont pourtant vivants.  
 Et on entend bruire les feuilles du merisier.  
 Bien sûr, la terre les nourrit comme autrefois.  
 Pourquoi, eux, ne me nourrissent-ils pas ?  
 Peut-être le soleil est-il moins généreux ?  
 Pourquoi tournait-il alors  
 comme autrefois nous aveuglant de lumière ?  
 Ne serait-ce que pour la forme ?  
 Je ne le crois pas !  
 Mais mon estomac est vide.  
 Mon âme affamée y mène grand tapage.  
 Elle crie et réclame des baies juteuses,  
 elle refuse les mots doux.

Maintenant pour moi les mots doux sont aussi importants.  
 Je suis Homme... Et il me faut toute ma vie  
 répondre de ce nom !

(Šestalov 1978b, p. 158)

Mais le poète mansi n'en fait pas mystère : de son écriture, il ne fait pas une science exacte.

### LE FRÈRE RETROUVÉ

Comme l'aigle bicéphale avait été emporté par les vents  
 contraires d'Octobre, le frère modèle s'est éloigné. Et tandis que la  
 Nenets d'Antipajuta, Nina Jadne, a brutalement claqué la porte au  
 nez de ce frère qui se voulait au-dessus de tout soupçon, Trofim, le  
 vieux Mansi qui, dans *Les deux chasseurs*, avait vaincu ses réti-  
 cences et obéi à la pression de ses propres enfants en entrant au  
 kolkhoze pour toutes les générations mansies à venir, est de  
 nouveau face à lui-même :

Le temps. Le temps de naître. Le temps de grandir. Le temps de  
 comparer. Le temps de penser.

1844. 1994. Les idoles et les idolâtres de la taïga. Les idoles et les idolâtres du monde. Hitler, Mussolini, Staline... Le pas assuré du capitalisme. La crise du socialisme. L'inflation, le chômage, le sida... Lénine sorti de son Mausolée. Žirinovskij qui soupire bruyamment après le pouvoir...

(Šestalo 1997, p. 105)

La leçon du frère modèle a tourné court, comme le présentait placidement la grand-mère de Matra Vahruševa, un jour de pluie, devant la jeunesse de l'institutrice russe — « ta seconde mère », aux dires de la propre mère de Matra Pankrat'evna — venue chercher sa petite-fille : « Il est venu une certaine jeunette. Elle a encore de la morve au nez qu'elle veut déjà enseigner » (Vahruševa 1996, p. 180). Néanmoins l'expérience soviétique, ses heurs et ses malheurs, ont profondément marqué les sociétés autochtones dans le regard qu'elles ont porté sur elles-mêmes ; l'aventure exaltante de l'écriture, débutée par des biographies « nationales » légitimant le droit d'aînesse du frère modèle et célébrant l'indissoluble solidarité de la famille soviétique :

Sous le ciel d'été, parmi les bouleaux,  
couronné d'une étoile, il est un obélisque.  
... Tu es mort pour que moi, dans ce monde, je vive,  
resté jeune, jadis, et sauf dans ce combat.

Si de nouveau la guerre nous oblige à nous casquer,  
nous nous battons à mort contre elle,  
afin qu'après puisse vivre sans crainte  
le jeune gars qui me succédera.

Je suis prêt à tomber.  
Sans obélisque ou récompense —  
pourvu que lui, sur les sentiers du bois,

chemine et puisse respirer  
comme moi-même je respire en cet instant...<sup>23</sup>

ne mâche plus ses mots. Ainsi Valentina Vanujto, rompant avec la version officielle, dans sa propre version de *Vauli Pjettomin*, le célèbre « bandit » du clan Neniang qui fit trembler le prince Tajšin et que ses exploits inscrivent à jamais dans la mémoire collective nenets<sup>24</sup>, explore la thèse selon laquelle « le rattachement des pays septentrionaux de l'Ob à la Russie est une épouvantable faute historique, qui a engendré d'innombrables souffrances pour les hommes de la toundra ». Eremej Ajpin, lui, consigne depuis *Les Khantys* (1990) et *Le parjure* (1995) les dysfonctionnements que portait en lui le système soviétique dès sa naissance, faute de pouvoir encore accuser les hommes. On est aussi frappé, dans l'intelligentsia autochtone, du repli de certains sur des valeurs russes nationalistes : l'ultraorthodoxie pour l'une, le Tsar Blanc pour l'autre ; le déficit de l'image autochtone, creusé par des décennies de façonnement d'un homme nouveau, a jeté le trouble dans les esprits. La dichotomie entre le discours officiel et le terrain, où l'espérance de vie des hommes est tombée entre quarante et cinquante ans, où l'alcool et le suicide sont devenus les nouveaux chasseurs d'âme, suscite le désir d'une réappropriation de soi-même. Qui sommes-nous vraiment ? Sommes-nous encore vivants ? Sommes-nous encore mansis ? khantys ? Les questions se bousculent alors que les remous de la Russie post-communiste viennent balloter une fois encore les peuples du Nord.

L'une des réponses à ces questions, c'est de partir en quête de soi. Remonter à la source, comme le fit au XIII<sup>e</sup> siècle le moine

---

<sup>23</sup> Mikul' Šulgin, « Devant l'obélisque », *Europe*, n° 585-586 : « Littératures du Grand Nord soviétique », Paris, p. 172. Écrivain khanty né en 1940, il suit des études à l'Institut Herzen ; il écrit tant en khanty (*Le chant du printemps*, 1971) qu'en russe (*Reconnaissance*, 1975). Ce poète a aussi traduit Pouchkine en khanty (*Les contes du pêcheur et du poisson*, 1967).

<sup>24</sup> Le personnage historique qui a soulevé la toundra entre 1830 et 1840 a fait l'objet de plusieurs œuvres tout au long de l'ère soviétique : ainsi la pièce d'Ivan Nogo, *Vauli Pjettomin*, en 1937, et le roman de Margarita Anisimkova, *Vauli*, au début des années 1980.

Julianus parti vers l'est, ou comme Antal Reguly au XIX<sup>e</sup> siècle. Ainsi Juvan Šestlov est-il parti à la recherche d'une partie de lui-même, de l'héritage que presque un siècle avait confisqué, mais que la science du peuple des Khantys et des Mansis conservait à travers contes et légendes : « — Les anciens racontaient qu'il y a très longtemps, en des temps immémoriaux, au temps de l'Eau du Grand Malheur, nombre de gens qui s'étaient sauvés en radeau furent éparpillés de par la terre. Lorsque l'Eau se retira, les hommes demeurèrent sur les terres où ils avaient été emportés. Aux dires des anciens, ce sont précisément ces gens qui ont été emportés par les eaux. Je le tiens des anciens. Autrefois nous vivions ensemble. Voilà ce que dit la légende... — Tes pas t'amèneront plus loin que les miens. Tu verras beaucoup de nos parents... Il accentua le dernier mot. "Sois un parent digne", comprit son fils » (Ajpin 1995). Ainsi Juvan Šestlov, s'interrogeant sur lui-même, sur les événements traversés par les siens, a-t-il remonté le temps à travers le portrait rêvé d'Antal Reguly ; un voyage initiatique à Budapest, la découverte de la correspondance et des manuscrits du voyageur hongrois qui, en 1839, écrivait depuis les rives de la Baltique à ses parents son bonheur de ne plus se savoir, lui le Hongrois, orphelin en Europe, mais « chercheur de trésor » : « Quelle mission vénérable que de trouver des peuples qui parlent la langue de nos frères les plus anciens. Et peut-être cette langue antique dont notre langue hongroise actuelle est issue... » (Šestlov 1997, p. 70). Juvan Šestlov réécrit l'Histoire : à travers les documents authentiques, les visions du poète et les souvenirs de l'homme, il reconstitue pièce par pièce le puzzle éparpillé de chaque côté de l'Oural, usurpant parfois la place d'Antal Reguly. Parfois aussi, il est lui-même, l'écrivain d'aujourd'hui. Parfois encore, il n'est plus que le double d'Antal Reguly, l'un allant au devant de l'autre à travers le miroir de l'écriture. Leur quête se rejoint et s'enracine dans la fraternité perdue, ou plutôt le sentiment du frère retrouvé. L'écriture confond tous les temps, ou plutôt abolit, comme la littérature orale du Nord, les frontières entre les mondes : les femmes peuvent se transformer en barques et les hommes en marteau chez les Khantys (Ajpin 1991, p. 6), Vauli Nenjang le Nenets est devenu souris et oiseau afin de fausser compagnie à la police impériale (Jadne 1995, p. 134), le glouton est une déesse stérile jetée du ciel

(Šestlov 1996, p. 114) et le preux Mansi Ivyr s'unit à Vitsam, cette « ombre invisible de rosée à la voix d'argent, qui aura la terre pour grand-mère, la rivière pour mère, et la vague pour nounou. Qui est née dans les lacs, a été bercée par les vagues et langée par les brouillards » (Kon'kova 1991, p. 152). Juvan Šestlov raconte, idéalise, s'amuse, enjolive, s'étonne, se rembrunit au fil des pages. Seul ou avec Antal Reguly. L'un comme l'autre se cherchent des yeux, et dans chaque Mansi le Hongrois veut voir un Hongrois, comme dans chaque Hongrois le Mansi veut voir un Mansi. Ainsi les Mansis rencontrés par Antal Reguly ne sont-ils pas surpris de voir venir le chercheur hongrois :

Nous savons, nous savons ! Tu es cet homme que de riches Mansis ont envoyé de loin, de là où l'ours céleste est en dormition. Vous êtes riches, vous avez beaucoup d'argent. Et vous payez un yasak en argent à votre Tsar. Mais vous avez oublié la véritable langue manskie. Là où nous nous en souvenons. Et c'est pourquoi ton peuple t'a envoyé à nous, les Mansis pauvres, mais libres, afin que nous t'apprenions la vieille parole qui a sauvé la sagesse des siècles.

(Šestlov 1997, p. 82)

Pourtant l'empreinte russe est toujours là, qui se fait sentir comme à l'arrivée d'Antal Reguly le 4 décembre 1843 à Verhotur', la première « cité vogoule » :

Il n'y avait pas de Vogouls. Des Russes vivaient là : des fonctionnaires, des usuriers, des marchands. Mais des légendes évoquaient une antique place forte manskie. La Sibérie commençait ici. Tous les noms des montagnes, des collines, des lieux insolites, des rivières annonçaient le début de la terre vogoule. Le cours d'eau avait pour nom Tura. De *tur*, le « lac ». Qu'était-ce donc : un cours d'eau lacustre ? Reguly s'étonna : parce que dans sa patrie, la lointaine Hongrie, il y avait aussi un cours d'eau appelé *Tur*. Qu'y avait-il là ? Une simple coïncidence ? Ou un lien entre les langues, les temps et les mondes ?

(Šestlov 1997, pp. 70-71)

Et la méfiance envers les Russes, sous la plume de Šestlov, est dans les cœurs manskis : les deux premiers Mansis d'Anton Reguly, « pêchés » sur les rives de la Loz'va, Jurkin et Bahtjar, refusent la

nourriture d'Ivan mais font honneur à celle du voyageur hongrois (*ibid.*, p. 82), l'animosité des Mansis à la peau blanche et aux fourrures de rennes envers Bahtjar parce qu'il a exécuté à l'aide de son *sangvalp*<sup>25</sup> d'anciens chants devant Ivan, « ce dangereux chien servile », parce qu'il a chanté pour un Russe — « le mot RUSSE, tel un signal de calamité et de danger, produisit de nouveau son effet singulier sur les Mansis » (*ibid.*, p. 96) —, parce que *Torum* défend d'interpréter des chants sacrés pour distraire les oppresseurs de la foi ancienne des MOŠČ-PIR<sup>26</sup> (« les hommes antiques », « les hommes véritables »). Bahtjar, l'homme de la forêt aux cheveux noirs et au corps trapu qui est devenu le professeur improvisé de langue et de culture mansies auprès d'Antal, bientôt salué par Jurki aux boucles incolores qui a vu quatre-vingt fois la Loz'va geler :

— Est venu à nous depuis *Enkyrma*, la Terre-Mère, notre gentil frère. Il a appris notre langue. Dites, sont-ils nombreux à apprendre notre langue ? Un Russe peut-il vraiment apprendre notre langue ? Seul un véritable frère veut vraiment connaître notre existence réelle ainsi que notre terre. Nous le recevrons autant que nous avons de cœur. Nous lui donnerons tout ce que nous avons : le poisson, la viande. Nous fouillerons dans les débarras, même dans nos temples secrets de la taïga, et peut-être ne trouverons-nous pas seulement des bons mots, des chants, mais aussi la sagesse de nos ancêtres communs.

Par la suite nous avons été laissés à la taïga afin de CONSERVER dans le silence de la forêt L'ÉTERNELLE SAGESSE SACRÉE. Sur cette terre d'où vient notre frère, ils ont beaucoup perdu. Mais s'IL EST VENU, cela signifie que TOUT N'EST PAS PERDU. IL Y A DE L'ESPOIR POUR VOIR CLAIR. Que *Torum* nous regarde, le regarde. Que *Torum*, de ses yeux d'or, nous regarde.

Dans la maison mansie, dans ce petit cosmos, on commença à chuchoter, à parler au rythme singulier de l'amitié, au rythme de la concorde et de l'intelligence. Mais au centre de l'attention divine était Reguly : non pas l'hôte d'une terre lointaine, mais LE FRÈRE, cher et proche, qui parle la langue des MOŠČ-PIR. (p. 97)

---

<sup>25</sup> Instrument à cordes.

<sup>26</sup> La graphie utilisée passe par la transcription du russe, langue du texte original.

Le frère retrouvé a les traits d'Antal Reguly, et le chemin parcouru, le visage de Budapest, la ville des deux frères jumeaux Hunor et Magor partis chasser dans les marécages de Maeotis, cette terre de légende qui, selon la chronique enluminée (*Képes Krónika*), « abonde en rivières, plantes, forêts, poissons, gibier et oiseaux. Il est aussi difficile de sortir de cette contrée que d'y entrer ». Budapest où Juvan Šestalov marche au beau milieu des siècles. Mais le poète mansi n'est pas le seul à renouer des liens distendus par l'Histoire : en Ougrie, des « cours de khanty par immersion linguistique »<sup>27</sup> dans le village du clan des Ajpin ont rassemblé en juillet 2000 des Khantys et leurs sœurs (Enikó Vepi, Borbála Barain, Katalin Gugan, Márta Csepregi) à Malyj jar. Eremej Ajpin, qui a participé au colloque *Les peuples et le pétrole* à Helsinki les 5 et 6 février 1999, a aussi signé un texte à Trondheim<sup>28</sup>, a été traduit en finnois (*Les Khantys ou l'étoile de l'aube*, 1996), en hongrois (*Après d'un foyer qui meurt*, avant même sa publication en Russie) et milite pour revenir à l'alphabet latin, plus adéquat, selon lui, à transcrire le khanty et ses phonèmes, plus proche de celui du frère retrouvé aussi. Dans le Nord, l'Histoire a porté ses fruits douloureux : comme Nicolas Leskov avait crié en vain « que l'on ne fait pas le bonheur des gens malgré eux » au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>29</sup>, l'homme du Nord veut être lui-même. Non pas celui que l'on voudrait qu'il fût. La « sévère contrée » de la Mansie Matra Vahruševa est aussi *La terre enchantée* du Khanty Roman Rugin<sup>30</sup>.

Le coup de fusil est strident.  
Dans un creux, tu t'es cachée, en tremblant.

<sup>27</sup> Les stages sont organisés par le biais de l'association Spasenie Jugry du district autonome des Khantys-Mansis, de sa section de Nižnevartovsk, et par le Fonds du Nord de ce même district.

<sup>28</sup> Il s'agit de *Ma princesse (Tristesse d'automne)*, écrit en octobre 1993 en Norvège.

<sup>29</sup> Une parfaite illustration de ce principe est le récit de Nicolas Leskov, *Au bout du monde et deux autres récits*, L'Âge d'Homme, Lausanne, 1986 (traduit par Sylvie Luneau).

<sup>30</sup> Cf. Roman Rugin, *Volšebnaja zemlja*, Ekaterinburg, Sredne-Ural'skoe kniž, Izdatel'stvo, 1997.

Tu es demeurée seule, petite zibeline  
 Dans les bras tristes du cèdre.

Bercée par le chant familial,  
 Tu t'endormiras dans un souffle insouciant,  
 Comme s'il n'y avait pas eu le tonnerre fumant,  
 Comme par ta mère réchauffée.

Mais à ton réveil solitaire, dans la cavité,  
 Tu pleureras pour la première fois, petite sauvage.  
 Le temps passera. Les sentiers forestiers  
 de vivre te redonneront la rage.

Combien de fois tu fuiras tes poursuivants !  
 Toi, si agile, si belle...  
 Vraiment, mon amie zibeline,  
 Vas-tu quitter la taïga à présent ?<sup>31</sup>

L'Ougrie ne veut pas perdre ses fils. Eux qui ont résisté aux guerres claniques, à la famine, à la nature austère, à la conquête, à la colonisation, aux prédictions mortifères des voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle, à l'ère soviétique, tant leur soif de vivre est inextinguible. Une soif désaltérée dans l'eau de la Sos'va pour le vieux Ās'-ōjka qui veut soigner son âme, comme dans la présence du frère retrouvé à l'image de la vieille épouse mansie de Jurkin agonisant dans ses fourrures :

Sur son petit visage d'oiseau, seuls vivaient de grands yeux noirs.  
 Elle tendit une main fine et desséchée vers Reguly et, de sa bouche édentée, se mit à murmurer :

« *Pas@a, pas@a o#len !* » salua-t-elle. Ce qui signifie :  
 « Bonjour, porte toi bien. »

---

<sup>31</sup> Andrej Tarhanov, « Sobolėnok », *Literatura Tjumen'skogo kraja*, Tjumen', SoftDizajn, 1996, kn. I, p. 20. Andrej Semjonovič est né en 1936 dans le village de Iaman'ja, a suivi des études à l'Institut Herzen de Leningrad avant de se lancer dans une carrière de journaliste dans la presse et à la télévision. Parallèlement, il écrit de la poésie (son premier recueil paraît en 1963). À la tête de l'organisation des écrivains de Jugra-Jamal, il a été publié en hongrois.

« *To#r'mn totwes'n. Pu#mas@ipa !* » continua-t-elle dans une plainte. Le vieux Jurkin, en proie à l'émotion, traduisait comme il pouvait :

« *Torum*, l'Esprit, t'a mené ici. Merci ! »

« Tu es venu. Je comprends. J'ai vu l'Esprit qui t'a envoyé jusqu'à notre peuple... Notre peuple meurt, à mon image... Et tu es venu, après avoir entendu notre RÂLE. À présent je m'en vais de bon gré, avec joie même ; et pour les gens de l'Autre monde, j'emporte une heureuse nouvelle : IL EST VENU. NOUS AVONS ÉTÉ ENTENDUS. »

Les yeux de Reguly, déjà piqués par la fumée, se firent humides à entendre les mots touchants de la vieille femme. La moribonde gémit de nouveau :

« Notre peuple peut renaître puisque notre frère est venu de loin jusqu'à nous ! »

(Šestalov 1997, p. 94)

Une soif désaltérée dans l'encre qui chasse les mauvaises pensées, comme hier la fumée du *senyg*<sup>32</sup> chassait les mauvais esprits.

### LES RUSSES, CES NOUVEAUX INDIGÈNES

Si les Russes ont parfois joué les mauvais esprits auprès des hommes du Nord, certains se sont inspirés de l'univers autochtone. Ainsi Margarita Anisimkova<sup>33</sup>, dont le premier livre consacré à la littérature orale mansie, *Mansijskie skazy* (1960), ouvre la voie à une exploration plus libre du folklore et de l'histoire autochtones : *Tan'ja bogatyr* (1973), *Vauli* (1980), « *Olenja škura* » (1996), *Jangal-Maa* (1998). Pour l'ancien professeur de géographie, l'écriture était la découverte idéale d'espaces nouveaux où les détails ethnographiques, la mythologie, l'histoire parfois trop officielle encore (cf. *Vauli*) poursuivent sur le papier l'épopée séculaire des peuples du Nord.

<sup>32</sup> Champignon poussant sur le bouleau et dont la combustion purifie.

<sup>33</sup> Née en 1938 dans l'Oural, Margarita Kuz'minična Anisimkova habite depuis 1963 dans le district autonome de Hanty-Mansijsk. Elle est membre de l'Union des écrivains depuis 1985.

Alexandre Silin, quant à lui, aura attendu plus de cinquante ans avant de restituer *Monti Tan'ja*, recueillie auprès du Khanty illettré Semjon Fiodorovi Pokačev un soir de janvier 1934. Né en 1914, Alexandre Ivanovič fut instituteur dans les écoles nationales khantyes et avait entendu dans sa petite enfance son propre père lui parler des exploits du jeune Aigle. Celui qui ne se veut pas écrivain, le médaillé de la Grande Guerre Patriotique, l'homme dont le père, familier des Khantys, parlait leur langue, a transmis le relais. Désormais la voix du héros culturel, du Khanty illettré et de l'ancien instituteur se confondent : « Si tu veux entendre la voix de Tan'ja, rends-toi en été au bois de l'Aigle, gravis son sommet altier, tends l'oreille en son sein et écoute, écoute bien. Tu entendas battre le cœur du héros de la forêt. Son cœur est vivant. Il n'est pas seulement là-bas, mais aussi dans ce récit merveilleux que je t'ai conté » (Silin 1998, p. 403). Enfin, Youri Nikolaevič Afanasev, né en 1940, dont le premier ouvrage puise à la source autochtone — *Skazki dedouchki Ai-po*, d'après un motif khanty (1974) — ne lutte-t-il pas à présent, à la tête d'un comité pour la protection de cette nature où est enchâssé le cœur de Tan'ja ?

Loin de l'antagonisme d'*Abel et Caïn*, le mystère du Yakoute Aïsen Doïdou paru dans la revue *Ilin* en 1999, Juvan Šestalo, dont le grand-père fut chamane et le père le premier communiste sur la Sos'va, Anna Kon'kova, la conteuse du clan de la Mouette, dont la grand-mère « ignorait le nom des maladies, mais les guérissait toutes grâce à la pharmacopée offerte par la nature », Andrej Tarhanov, le poète dont « le sentier de la taïga est le berceau », Pëtr Šeškin (1930-1981) le sculpteur et folkloriste disparu en emportant le vêtement traditionnel qui ne le quittait jamais, tant il était au cœur de son inspiration, appellent en russe à l'Altérité. Les Mansis ne sont pas seulement le peuple autochtone que les Russes ont voulu voir et « tuteurer », telle une plante sauvage qu'il convient de dompter à tout prix pour la beauté du jardin, mais l'un des frères de la grande famille finno-ougrienne, dont les racines peuplent la terre. Le poète Šestalo, qui s'est rebaptisé Juvan, sertit dans l'intertexte le joyau de sa poésie sans parvenir à décrédibiliser sa parole solitaire ; par le prisme de la création littéraire, il redessine les frontières du mythe et de l'histoire, les rend perméables, fondant ainsi les archives officielles d'un peuple « né » sous le

signe du frère tombé du ciel (les Jeux de l'ours ont d'ailleurs repris à Juil'sk, sur le Kazym, du 5 au 11 janvier 1991), qui a mûri aux côtés d'un frère modèle, qui est tombé en dormition pour revenir à lui grâce au frère retrouvé. 1843-1993 : du voyage d'Antal Reguly à la visite du chef d'État hongrois en Ougrie. L'inconscient collectif est presque palpable et la littérature mansie, peuplée de contes, de récits d'enfance, d'hymnes au lien indissoluble avec *Maa*, la Terre, de « chasseurs qui jouent à cache-cache avec la mort dans la forêt et embrassent l'ours dans une étreinte mortelle » (Tarhanov 1996, p. 40), de frères prodigues, écrit au passé pour lire dans son avenir.

#### BIBLIOGRAPHIE

- AJPIN Eremej Danilovič, 1991, *Hantyjskie legendy*, Sverdlovsk, Sredne-Ural'skoe Izd., 192 p.
- AJPIN Eremej Danilovič, 1995, « Hanty ili utrennaja zvezda », *Kljatvo-prestupnik*, Moscou, Naš Sovremennik, 432 p.
- BAHRUŠIN S. B., 1955a, *Puti v Sibir' v XVI-XVII vv. Naučnye trudy III*, Moscou, première partie.
- BAHRUŠIN S. B., 1955b, *Ostijatskie i Vogulskie knjažestva v XVI i XVII vv. Naučnye trudy III*, seconde partie.
- BAZANOV A. G., KAZANSKI N. G., 1939, *Škola na krajnem severe*, Leningrad.
- BÉNARD Charles, 1921, *Un été chez les Samoyèdes (juillet-octobre 1914)*, Paris, Plon, XII-228 p.
- EVRIŃ Pantelej, 1983, « Dva ohotnika », *Vtoroe roždenie*, Moscou, Sovremennik, pp. 184-202.
- FORSYTH James, 1992, *A History of the Peoples of Siberia*, Cambridge University press, 455 p.
- GOLOVNEV Andrej Vladimirovič, 1995, *Govorjaščie kul'tury: tradicii samodijcev i ugrov*, Ekaterinburg, UrO RAN, 606 p.
- GOLOVNEV Andrei V., OSHERENKO Gail, 1999, *Siberian Survival : The Nenets and their Story*, New York, Cornell University Press, Ithaca and London, 176 p.
- HAVILAND Maud D., 1921, *De la taiga y de la tundra, la vida en el bajo Yenesei*, Madrid, Calpe, 300 p.

- JADNE Nina Nikolaevna, 1995, *Ja rodod iz tundry*, Tjumen', SoftDizajn, 255 p.
- KON'KOVA Anna, 1991, *Sibirskie skazanija*, Moscou, Sovremennik, pp. 128-182.
- LEETE Art, 2001, « Les représentations du christianisme chez les Nénets et chez les Ougriens de l'Ob dans les travaux des ethnographes du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècles », *Boréales*, n° 78/81, Paris, pp. 45-65.
- MOREAU Jean-Luc, 1992, « Un épisode de l'évangélisation des Vogouls : la "conversion" du "prince" de la Konda », *Études finno-ougriennes*, tome XXIV, Paris, pp. 113-120.
- NĚMYSOVA Evdokija Andreevna, 1996, *Hantyjskaja Literatura (v školah Hanty-Mansijskogo i Jamalo-Neneckogo avtonomnyh okrugov)*, Hanty-Mansijsk, 2 tomes, 171 et 150 p.
- NERKAGI Anna Pavlovna, 1996, « Aniko iz roda Nogo », *Molčaščij*, Tjumen', SoftDizajn, pp. 308-403.
- NOVICKIJ Grigorij, *Kratkoe opisanie o narodom ostjake*, Saint-Pétersbourg, 1884.
- OGRYZKO Vjačeslav, 1998, « L'homme politique revient à la littérature », *Mir Severa*, Moscou, n° 4, pp. 17-21.
- ROMBANDEEVA Evdokija Ivanovna, 1991, *Duša i zvezdy (L'âme et les étoiles)*, Leningrad / Hanty-Mansijsk, 112 p.
- ROMBANDEEVA Evdokija Ivanovna, 1993, « Rituel de la fête de l'ours chez les Vogouls de la Sygwa », *Études finno-ougriennes*, Paris, tome XXV, pp. 7-18.
- SAMSON Dominique, 2002, « Ours », in *Dictionnaire des miracles et de l'extraordinaire chrétiens*, Paris, Fayard, pp. 592-594.
- SAZONOV Gennadij, KON'KOVA Anna, 1996, « Kak possorilsja čelovek s medvedem », *Literatura Tjumen'skogo kraja*, Tjumen', SoftDizajn, pp. 90-95.
- ŠESTALOV Juvan, 1972, *Kogda kačalo menja solnce*, Moscou.
- ŠESTALOV Juvan, 1978a, « Tout cela à cause de Svetka », *Europe*, n° 585-586 : « Littératures du Grand Nord soviétique », Paris, pp. 126-141. (Traduit du russe par Hélène Ravaisse.)
- ŠESTALOV Juvan, 1978b, « Conte du midi bleu », *Europe*, n° 585-586 : « Littératures du Grand Nord soviétique », Paris, pp. 155-166.
- ŠESTALOV Juvan, 1986, « Proščanie s bogami », *Pod radugoj severa*, Moscou, Sovremennik, pp. 216-245.
- ŠESTALOV Juvan, 1997, « Reguly », *Erintur*, n° 2, Erintur, Hanty-Mansijsk, pp. 66-122.
- SILIN Aleksandr, 1998, « Monti Tan'ja », *Erintur*, Hanty-Mansijsk, pp. 345-403.

- SOMMIER Stéphen, 1885, *Un'estate in Siberia fra Ostiacchi, Samoiedi, Sirieni, Tatari, Kirghisi e Baskiri*, Firenze, Ermanno Loesher, VIII-634 p.
- TARHANOV Andrej, 1996, « Medvežatnik », *Literatura Tjumen'skogo kraja*, Tjumen', SoftDizajn, p. 40.
- TOULOUZE Eva, 1995, « Les Khantys et les Mansis au début des années 1990 », in *Peuples des Grands Nords : traditions et transitions*, textes recueillis par A.-V. Charrin, J.-M. Lacroix et Michèle Therrien, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle / INALCO, pp. 129-149.
- VAHRUŠEVA Matra Pankratevna, 1996, « Na beregu Maloj Jukondy », *Literatura Tjumen'skogo kraja*, Tjumen', SoftDizajn, livre 1, pp. 176-181.
- VYLKA Nikolaj, 1970, « Solnce Lenina svetit v tundre », *Skazanie o sčast'e*, Moscou, pp. 15-27.

## RÉSUMÉS

### **From the brother fallen from heaven to the brother which was recovered : short apostils to Mansi literature**

Mansi literature of the 1930s was clearly an outgrowth of Soviet boarding-school education, an outcome of the Revolution which so deeply bruised the sensitivities of the indigenous peoples – whereas previous educational experience, so casually dispensed by the Imperial authorities, had had negligible impact, restricted as it had been to partly russified Mansi people – be they children of the Mansi upper class, or offspring of the local urban poor who'd closely identified with the Russian way of life. If Juvan Shestalov seems to be the best-known Mansi author, his name should not overshadow those of other Ugrian writers : the mysterious pioneer Pantelei Evrin – whose real name was Pantelei Cheimatov ; the teacher-storyteller Anna Mitrofanovna Kon'kova, born in 1916 ; or Matra Vakhrusheva, made famous by memories of her childhood and youth, in her book *On The Shores of Little Ukonda River* ; and Andrei Tarkhanov, the unrepentant poet of the Konda. From the model biography written in the 1930s, down to the essay 'Reguly' (1997), this paper tries to afford the reader with a few reflections intended to shed a little more light on the roots of Mansi writing.

**Az égből pottyant testvértől az újra meglelt testvérig :  
rövid jegyzetek a mansi irodalomhoz**

Az 1930-as években született vogúl irodalom, a bennszülöttek, forradalmi internátusokba való, gyakran fájdalmas beiskoláztatásának természetes következménye. Ugyanis a cári idők első oktatási kísérletei elszórtak voltak, s azokat a már eloroszosodott akár előkelő, akár egyszerű származású vogulokat érintették, akik az orosz városi élethez már hozzászoktak és ahhoz ragaszkodtak. Mégha elsőnek Juvan Šestalov neve is ötlük eszünkbe, nem kell elfelejteni a többi ugor írókat sem ; az úttörőt, Pantelej Evrin (Pantelej Čejmatov igazi nevén) ; vagy az 1916-ban született Anna Mitrofanovna Kon'kova mesemondót, állami iskolákban tanított ; vagy *A kis Jukonda partjai* című emlékezései óta ismert Matra Vahruševa ; a Konda, konok költője Andrej Tarhanov. A harmincas évek minta életrajzától kezdve, a "Reguly" tanulmányokig (1997), ezek a gyors, lapszéli jegyzetek, megjegyzések, hivatottak a vogúl írásbeliség eredetének tisztázására.